

PAVILLON ROUGE

SOLUTION N° 5

LFDS RECORDS - LFDS 06 - 2018

Deux cuivres s'observent : trompette féline, trombone canin ? Vont-ils s'ignorer, s'aimer ou s'empoigner ? Une chose est sûre, cela grogne, piétine et laboure le sol du bout de ses griffes. Les deux être hybrides, homme, animal et instrument, n'évoluent d'ailleurs pas dans le silence d'un espace vide. Il y a d'autres sons alentour, sifflements, cliquetis et vocalises extérieurs à leur intimité qui brossent, d'abord de loin puis de plus en plus près, les lignes d'un paysage abstrait, mouvant comme l'ombre des nuages. Est-ce dû à l'omniprésence de cette atmosphère ou à la connaissance qu'ils acquièrent l'un de l'autre ? Le fait est que les langues se délient comme le vocabulaire s'enrichit et l'enjeu du dialogue se précise. Aucun antagonisme n'entache d'ailleurs la courtoisie des échanges et ce même au plus fort de la discussion qui, rapidement, s'enfièvre sans que l'on puisse deviner la cause d'une telle passion, ni s'il s'agit d'un point de désaccord ou de la joie de se découvrir de communes affinités.

La suite de l'album, dont le titre, "Solution n° 5", nous orienterait plutôt vers la seconde proposition, dévoilera naturellement la parenté qui unissait les deux cuivres avant même qu'ils ne se rencontrent. Les pavillons rouges de Nicolas Souchal et Mathias Mahler, les pistons de l'un et la coulisse de l'autre, participent également de cette esthétique contemporaine qui ne renie pas le jazz ni ses sonorités, mais en délaisse les gimmicks au profit d'un langage à venir fondé sur de nouvelles techniques instrumentales et surtout la quête d'un discours susceptible de véhiculer d'autres contenus et d'autres buts que l'étude constante de sa propre nature. La singularité du trio repose sur l'évidence même des climats qu'il impose et c'est en cela qu'une nouvelle fois, les machines de Jean-Marc Foussat et la façon dont il en use vont s'avérer indispensables : friselis électroniques, nappes tragiques montant du ventre des synthétiseurs, vocaux démultipliés en chœur lyrique ou guimbardes saturées de réverbération, l'appareil sonore déployé par le sorcier des connexions analogiques développe en lui-même sa propre syntaxe et un lexique original apte à suggérer la notion d'éternité comme le frémissement de l'eau à la surface de l'étang, la frénésie urbaine ou la peur du noir. Dans ces diverses atmosphères qui parviennent encore à s'interpénétrer, dégageant des espaces d'expression empreints d'images puissamment évocatrices, les deux souffleurs infusent à loisir la poésie de leurs échanges. Les murmures anticipent l'affirmation de propos résolus, évoluent au travers de phonèmes inarticulés vers l'organisation de phrases insensées, pétries d'intelligence. L'exubérance des formes et le foisonnement des timbres agglomérés en grappes généreuses renvoient l'observation réciproque à la préhistoire de la rencontre et la délectation gourmande succède à la tempérance initiale pour se gorger d'harmonies ouvertes nées de l'étreinte et d'un plaisir aussitôt partagé. C'est aussi dans les traces et les signes issus de leur écriture spontanée que Nicolas Souchal et Mathias Mahler vont découvrir l'enjeu de leur expérience, fondé sur la correspondance entre leurs similitudes et leurs différences. Ainsi, les projections verticales du trombone décrivent-elles l'ordonnée d'une courbe indisciplinée dont le temps figure l'abscisse et que la trompette parsème, dans un *dripping* aléatoire et néanmoins délibéré, d'un nuage de points impossibles à relier ensemble car suspendus à l'instant donné. La méthode et la spécificité de Pavillon Rouge se résument donc à ce prétendu paradoxe : comment, dans un cadre mécaniquement défini par le mouvement de paysages évolutifs, les deux cuivres vont-ils maintenir à la fois le *groove* régulier de leur course et la soudaine fantaisie de leur escapade ?

La réponse, on s'en doute, ne demeure ni dans le parti-pris du trio, ni dans la modestie de cette chronique se bornant elle-même à poser la question... On se contentera donc, une fois de plus, d'admirer la virtuosité de ces bulles de métal éclatant au zénith et la volupté de ce *growl* arrachant à la terre son poids nécessaire de réalité. Quant à la toile peinte où s'égayent ces diables joufflus, souffleurs de cuivre à la peau rouge de saisonniers ensoleillés, elle perpétuera indéfiniment l'image de la ville idéale, cité nomade en constante métamorphose dont les ombres elles-mêmes égarent leur sujet avant d'avoir pu l'identifier.

Joël PAGIER (*Revue & Corrigée*)